

—Il est reparti sur-le-champ pour annoncer à mes chefs qu'il m'avait trouvé et que j'allais me rendre à leurs ordres...

—Alors, tu ne déjeunes pas avec moi ?

—Non. Je vais dire un mot à Madeleine et me remettre immédiatement en route...

—Espères-tu réellement revenir ce soir ?

—Je l'espère, oui... Si quelque chose me retenait malgré moi, tu le saurais...

—Comment ?

—Je t'envoierais une dépêche...

—Où penses-tu trouver des renseignements sur les habitants du *Petit-Castel* ? demanda Paul d'une voix hésitante.

—C'est le notaire qui a vendu la propriété.

—Où demeure-t-il ?

—A Joinville-le Pont.

—Ne pourrais-je aller le voir ?

—Ne sois point trop impatient... Laisse-moi faire moi-même les démarches... Cela vaudra mieux...

On venait d'aborder.

Le jeune homme amarra le bateau au poteau de la berge, et suivit son père qui prenait le chemin de leur maisonnette.

—C'est bien étrange ! pensait-il en marchant silencieusement. Mon père qui se croyait libre pour quelques jours et que tout à coup on rappelle... On vient le chercher jusqu'ici ! Que signifie cela ? Il se passe autour de moi je ne sais quoi de mystérieux, d'incompréhensible, qui m'inquiète et qui me fait peur...

On atteignit le jardinet où Madeleine cueillait des légumes pour le dîner.

—Déjà de retour ! s'écria-t-elle. Et sans friture... Moi qui comptais sur une friture ! Je vous avertis, mes chers maîtres, que le déjeuner n'est pas encore prêt.

—Je ne déjeune pas, ma bonne Madeleine, dit Raymond.

—Ah bah ! et pourquoi donc ça ?

—Je pars.

—Vous partez ! répéta la vieille servante en levant les mains et les yeux vers le plafond.

—Oui.

Et Fromental recommença pour Madeleine le récit qu'il venait de faire à Paul.

La fidèle domestique connaissait toute l'existence de son maître.

Elle comprit et échangea avec lui un regard profondément triste.

Raymond endossa son pardessus et mit son chapéau. Il était prêt.

—Père, lui dit Paul en ce moment, je ne sais pourquoi ce départ précipité me tourmente... Il fait plus que me tourmenter, il m'effraie... Je ne veux pas te quitter... Emmène-moi...

Fromental tressaillit et un mouvement nerveux contracta ses traits.

—Cher enfant, répliqua-t-il tu es dans une disposition d'esprit qui te pousse à l'exagération en toute chose ! Sois donc raisonnable et ne te tourmente point sans motifs ! Je te le répète, j'espère bien revenir ce soir... Dans le cas contraire et si je suis obligé de faire un voyage, je refuse absolument de t'emmener... Pourquoi cette inquiétude pour la première fois ? Mes absences n'ont rien d'anormal. Elles se renouvellent régulièrement depuis plusieurs années... elles résultent de mes fonctions mêmes au ministère. Rassure-toi donc et songe que M. Fabien de Chatelux sera ton hôte dans quelques heures et que tu dois être là pour le recevoir. Reste ici avec Madeleine... je t'envoierai ce soir une dépêche si je ne reviens pas... Tu le vois, je suis calme, je suis joyeux, malgré mon ennui de te quitter... Sois calme et joyeux comme moi... Le bonheur est souvent plus près qu'on ne le pense !... Courage, confiance, et embrasse-moi !...

V

Paul se jeta dans les bras de son père.

—Maintenant, lui dit Raymond, déjeune de bon appétit et

va pêcher une friture sérieuse... Ton ami Fabien dînera ce soir avec toi, il s'agit de le bien traiter... Surtout point de visage lugubre ! Tu dois distraire ton hôte et non pas l'attrister... A bientôt, mon enfant ! à bientôt !

Fromental mit un nouveau baiser sur le front de son fils, serra la main de Madeleine, partit, l'âme envahie par des préoccupations de mauvais augure, appela le passeur du restaurant de l'île pour traverser la Marne, et rejoignit Vernier qui l'attendait avec impatience.

Que s'était-il passé à la Préfecture pour changer brusquement les idées du chef de la sûreté et pour motiver le rappel immédiat de Raymond Fromental, auquel un congé avait été accordé la veille ?

Raymond se posait cette question à laquelle il ne pouvait répondre. Il avait beau chercher, l'énigme était insoluble.

Nous allons en donner le mot à nos lecteurs.

En sortant du cabinet du préfet de police, où avait été prise la résolution de tenir momentanément secrète la sinistre découverte des deux cadavres au bois de Boulogne, le chef de la sûreté s'était rendu à la Morgue où il avait eu un entretien particulier avec le greffier.

Immédiatement après son départ, le corps d'Amédée Duvernay et celui de Virginie avaient été enlevés de l'amphithéâtre et transportés dans la salle d'exposition.

A peine se trouvaient-ils depuis dix minutes étendus sur les dalles funèbres quand un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, amené par la curiosité et passant derrière le vitrage qui coupe la salle en deux parties, l'une appartenant aux cadavres et l'autre au public, poussa une exclamation de surprise et de frayeur.

Les quelques curieux qui se trouvaient là l'entourèrent aussitôt.

—Connaissez-vous ces malheureux, ou du moins l'un d'eux ? lui demanda-t-on.

—Ah ! je vous crois que je les connais ! répondit-il d'une voix brisée par l'émotion. Je les connais même l'un et l'autre. Pas plus tard qu'avant-hier au soir j'ai pris un apéritif avec le jeune homme, mon camarade. Quant à la jeune fille que vous voyez à côté de lui elle était mon amie... ils devaient s'épouser, sitôt majeurs...

—Il faut faire votre déclaration bien vite ! s'écria l'un des auditeurs.

—Vous croyez ?

—Mais certainement ! Si ces malheureux sont exposés là, c'est qu'on n'a trouvé sur eux aucun papier ni aucun indice qui permette de constater leur identité... On ne sait qui ils sont et ils courent risque de ne pas être reconnus... Vous rendrez donc un grand service à la police ainsi qu'aux parents...

—C'est ma foi vrai... fit le jeune homme qui n'est pas absolument une nouvelle connaissance pour nos lecteurs : nous l'avons vu, en effet, attablé à la *terrasse* d'un marchand de vin de Belleville avec Amédée Duvernay au moment où celui-ci revenait de travailler à Belleville et où Pascal Saunier le surveillait.

Il alla résolument frapper à la porte du greffe de la Morgue.

Un employé entr'ouvrit cette porte et demanda :

—Que voulez-vous ?

—Je viens faire une déclaration.

—Vous avez reconnu quelqu'un ?

—J'ai reconnu deux des personnes qui sont exposées là...

—Entrez, dit l'employé en ouvrant tout à fait la porte dont le jeune homme franchit le seuil ; il ajouta en s'adressant au greffier qui venait de sortir de son bureau : il s'agit de reconnaissance de gens exposés...

—Vous avez reconnu un des cadavres ? fit à son tour le greffier.

—Deux, monsieur ! deux !

—Lesquels ?

—Le jeune homme et la jeune femme placés côte à côte.